



— Hé, Julie! Attends-moi! Ce que tu es pressée!
Je tournai la tête. La lumière vive du soleil me fit plisser les yeux. Mark, mon frère, était loin derrière moi, sur le quai de la gare. Le train, lui, poursuivait déjà sa route sinueuse à travers la campagne.

Henry, l'ouvrier agricole de mes grands-parents, était debout à côté de moi, portant nos deux valises.

— Je suis sûre que, dans un dictionnaire, au mot, « traînard », il y a une photo de Mark, soupirai-je.

Mon frère prenait toujours tout son temps. Il était aussi lent qu'une tortue, et il avait l'air ahuri, comme d'habitude. D'un geste agacé, je rejetai mes longs cheveux en arrière. Décidément, Mark

n'avait pas l'air très enthousiaste. Pourtant, nous n'étions pas venus à la ferme depuis un an.

Henry n'avait pas changé. Il était toujours aussi maigre. « Comme un haricot » aimait dire ma grand-mère. On avait l'impression que sa salopette en jean avait bien cinq tailles de trop.

Il était âgé de quarante-cinq ans environ. Il avait des cheveux noirs coupés en brosse et de grands yeux bruns aussi ronds que ceux d'une poupée. Ses oreilles décollées rougissaient en permanence.

Il n'était pas très malin. Grand-papa Georges disait toujours que ses batteries ne fonctionnaient pas à plein régime. Mais Mark et moi, nous l'aimions beaucoup, surtout pour son sens de l'humour. C'était un homme doux et sympathique, qui avait toujours un tas de choses bizarres à nous faire découvrir lorsque nous venions à la ferme.

Mark nous rejoignit enfin en traînant les pieds. Nous étions arrivés devant la camionnette rouge de mes grands-parents. La bâche de la plate-forme avait été enlevée. Il faisait un temps magnifique.

Mark me tendit son sac à dos.

— Porte-moi ça, s'il te plaît! me dit-il.

— Et puis quoi encore! répliquai-je. Tu es assez grand pour le porter tout seul.

Son sac à dos contenait son MP3, des bandes dessinées, son ordinateur portable et une

cinquantaine de jeux. Je savais qu'il avait l'intention de passer le mois entier couché dans le hamac, derrière la ferme, à écouter de la musique en s'excitant sur ses jeux vidéo.

Mais ça, il n'en était pas question! Papa et maman m'avaient prévenue : c'était à moi de veiller à ce que Mark bouge et profite de ses vacances. En ville, nous restions enfermés toute l'année. Voilà pourquoi, chaque année, nous passions un mois à la ferme de grand-papa et grand-maman au grand air. Pour profiter le plus possible des grands espaces.

Il fallut attendre qu'Henry ait fouillé dans toutes les poches de sa salopette pour retrouver la clé de contact.

— Il va faire joliment chaud aujourd'hui, annonça-t-il. À moins qu'il ne fasse frais.

Les prévisions météorologiques d'Henry étaient toujours aussi précises!

Je regardai vers les champs qui s'étendaient à perte de vue derrière le petit stationnement de la gare. Au-dessus des épis de maïs flottaient des milliers de petits flocons duveteux. Ils s'élevaient lentement vers le ciel d'un bleu lumineux. C'était si beau!

Naturellement, j'éternuai.

J'aimais beaucoup passer des vacances à la ferme de mes grands-parents. Le seul problème,

c'est que j'étais allergique à presque tout ce qui s'y trouvait. Ma valise contenait donc plein de médicaments contre les allergies, ainsi que des tonnes de mouchoirs en papier.

Henry déposa les deux valises à l'arrière de la camionnette.

— Je peux rester sur la plate-forme? demanda Mark.

Il adorait voyager couché à l'arrière en regardant le ciel. Il n'avait pas peur des violentes secousses qui agitaient la camionnette lorsque Henry conduisait.

Je dois dire que Henry conduisait terriblement mal. On aurait dit qu'il était incapable de tenir le volant et de regarder la route en même temps. Il prenait toujours ses virages à la dernière seconde et ne savait pas éviter les bosses ou les trous. Même les plus gros.

La camionnette se mit en route. Henry s'accrochait au volant des deux mains. Penché en avant, le dos raide, le nez contre le pare-brise, il regardait droit devant, sans cligner des yeux.

— M. Mortimer n'exploite plus sa ferme, dit-il soudain en pointant une main tremblante vers un grand bâtiment blanc, au sommet d'une colline.

— Ah bon? Pourquoi? demandai-je.

— Parce qu'il est mort, répondit Henry d'un ton solennel.

— Vous voyez ce que je voulais dire en parlant de l'humour d'Henry. On ne savait jamais à quoi s'attendre avec lui.

À présent, la route traversait un village, si petit, qu'il n'avait même pas de nom. Les gens l'appelaient tout simplement « le village ». On y trouvait un magasin d'alimentation, une station-service qui tenait aussi lieu de quincaillerie, une petite église avec un clocher blanc et une boîte aux lettres.

Deux camionnettes étaient garées devant le magasin. À part cela, tout semblait désert.

La ferme de mes grands-parents se situe à environ trois kilomètres du village. Au fur et à mesure que nous en approchions, le paysage me devenait plus familier.

— Le maïs est déjà haut! m'exclamai-je. Vous en avez mangé?

— Oui, hier soir, répondit Henry.

Tout à coup, il se tourna vers moi et dit d'une voix sourde :

— Les épouvantails s'animent à minuit.

— Quoi?

— Les épouvantails s'animent à minuit, répétait-il en écarquillant les yeux. J'ai lu le livre.

C'était si surprenant que je restai d'abord interdite. Puis je me mis à rire. J'avais tort.

J'allais bientôt m'apercevoir qu'il ne plaisantait pas.